

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 103

Artikel: Soir de vie
Autor: Alanic, Mathilde
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par le Fram, ni dans le voisinage immédiat du pôle nord.

Le pôle lui-même est dans une mer où l'on trouvera toujours des glaces mouvantes comme celles que Nansen a traversées dans son expédition en traineau.

Tandis qu'un courant amène l'eau chaude du golfe du Mexique jusque sur les côtes de l'Islande, du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, un autre courant, partant des côtes de la Sibérie, et passant au nord de la Terre de François-Joseph et du Spitzberg charrie l'eau froide et des masses de glace jusque sur la côte orientale du Groënland.

Quant à la température des eaux de la mer, Nansen a constaté le fait suivant : Sous la couche d'eau supérieure qui est froide, glacée et relativement peu salée il y a vers 400 et 500 mètres de profondeur une couche d'eau moins froide qui a 1 degré centigrade de chaleur. Plus bas, l'eau redevient plus froide pour être de nouveau plus chaude au fond de la mer.

Le long de la côte de la Sibérie, Nansen a découvert toute une série d'îles qui ne figurent pas encore sur les cartes que nous avons. Les contours des côtes de la Sibérie sont en général assez mal dessinés. C'est ainsi que la presqu'île des Samoïes doit être reculée d'un demi-degré vers l'orient. La baie de Taymir a une forme autre que celle qu'on lui prête généralement.

La Terre de François-Joseph ne se compose pas d'îles aussi étendues que le capitaine Payer l'avait supposé. Ce n'est qu'un groupe d'îles qui n'ont que peu d'étendue. Ces îles forment des espèces de cônes de basalte dont l'élévation ne dépasse pas 600 mètres. Vers le sud de l'archipel on aperçoit, sous la basalte, une puissante couche d'argile qui peut avoir de 150 à 180 mètres d'épaisseur et qui appartient aux terrains jurassiques. On y trouve de nombreux fossiles et surtout des ammonites et des bélemnites.

Dans tout le bassin polaire, la température est restée au-dessous de zéro pendant tout l'été. L'air avait peu d'humidité. L'hiver et le printemps, le ciel était clair. Par contre, il y avait du brouillard vers la fin de l'été.

Et maintenant, que reste-t-il à faire pour explorer les contrées arctiques ? Markham, président de la société de géographie de Londres, pense qu'une expédition passant par le Jones-Sund au sud de l'île de Grant-Land (à l'est du Groënland) devrait explorer l'espace de 400 milles qui sépare le Grant-Land de l'île de St-Patrick, au nord des îles les plus septentrionales de l'Amérique, tandis qu'une seconde expédition devrait explorer le nord du Groënland et une troisième renouveler le voyage de Nansen en cherchant à toucher cette fois le pôle

mondaines accoutumées à toutes les douceurs de la terre, augmentaient son malaise.

— Que de choses dont je puis me passer ! murmura-t-elle. Dieu en soit béni !

Elle traversait une pièce d'une richesse sévère destinée aux auditions de musique ; puis, de ce salon où trônait un piano à queue en palissandre, dont la surface vernie avait des reflets de miroir, elle passa dans la chambre même de Marie-Alice, vaste pièce bondée de meubles rares et précieux.

La grande artiste n'avait point entendu son pas sur le tapis, elle fut donc surprise à la vue de la cornette blanche ; mais tout de suite, elle s'avança la main tendue :

— Soyez la bien venue, sœur Florence, il y a un temps infini, il me semble, que je n'ai vu ni votre chère personne, ni votre aumônière, des années, des siècles.

(La suite prochainement.)

nord. En attendant que des explorateurs non moins audacieux que Nansen tentent ces expéditions, l'aréonaute Andrée après un premier essai fait en 1896, est parti pour le pôle nord en ballon, l'année suivante. Il n'est pas revenu. Et quand on songe à tous les obstacles que Nansen et son compagnon ont surmontés pour atteindre la Terre de François-Joseph et pour rentrer dans leur patrie, on ne peut se défendre de la triste pensée qu'André restera enseveli dans les glaces de la mer polaire.

SOIR DE VIE

Les fleurs enlevées, la table somptueuse desservie, la salle à manger et les salons reprenaient leur aspect accoutumé de sévérité bourgeoise. Deux frotteurs s'activaient à polir le parquet maculé par les vestiges du lunch et le piétinement de la foule. Mme Sarlat avait encore dans les yeux l'animation de la scène qui se passait là quelques heures auparavant, et une brusque impression de froid la saisit devant ce vide de l'appartement silencieux... Vide, froide et silencieuse, n'était-ce pas ainsi que se serait sa vie, maintenant que tout ce qui en faisait le charme était parti ?... Prête à éclater en sanglots, elle poussa vivement la porte et regagna sa chambre, le cœur défaillant.

Renvoyant sa femme de chambre qui enveloppait avec des soins pieux la toilette de gala, — une robe de velours qui resta gigantesque sur le lit, manches gonflées et traîne pendante, — la mère désolée s'abattit sur une chauffeuse au coin du feu... Tant de fois Suzette était venue là, en poignoir et en pantoufles, bavarder avant de se coucher !... Les bonnes causeries, les longues câlineries ! Ces jours-là ne se retrouveraient plus !... Suzette était mariée depuis le matin, et à l'heure présente filait à toute vapeur vers la mer bleue, en compagnie du monsieur qui serait tout pour elle maintenant...

Les parents qui, depuis dix-neuf ans, lui donnaient tant de tendresse, devaient passer au second plan... Comment la loi et la religion pouvaient-elles sanctionner une si monstrueuse ingratitude ?... pensait Mme Sarlat en révolte, pleurant de tout son cœur et maudissant son gendre de toute son âme... comme le font toutes les mères le premier jour où elles acquièrent le titre de belles-mères !

Depuis trois mois ils vivaient tous dans une surexcitation fiévreuse du corps et de l'esprit, dans l'attente de ce fameux jour qui barrait le temps, d'un rai d'or pour la petite fiancée, d'une bande noire pour la craintive maman... Il y avait eu tant de choses à penser, à préparer : le nid à ouater, le trousseau à compléter, les toilettes à essayer, la série interminable, mortelle des visites à faire et à recevoir, et comme couronnement cette désagréable journée où Mme Sarlat, à force de se raidir contre son émotion, en était arrivée à n'être plus qu'un automate perfectionné à saluts et à sourires. Aussi, tombant soudainement dans le calme plat après ce tourbillon fantastique, courbaturée, étourdie, épuisée, elle mit naturellement à profit cette heure de détente et de solitude pour pleurer comme une Niobé.

... Pourvu que Suzette fût heureuse. du moins !... Devant l'inconnu de l'insondable avenir, Mme Sarlat trembla, prise de doutes peureux... N'avait-elle point livré son trésor à la légère ?...

Sans doute, les renseignements recueillis par son mari sur André Montsabert étaient excellents ; médecin, beau garçon, belle santé, clientèle nombreuse, situation assurée, quel passeport auprès de toutes les mères !... Puis, enfin,

il plaisait à Suzette, et c'était là le grand point !... Mais les défauts de caractère se révèlent seulement dans l'intimité...

Et quand même André fût le meilleur homme du monde, il était homme ! Cela suffisait pour que ses impressions, ses pensées, ses sentiments fussent à mille lieues de Suzette ! Il ne pouvait avoir la vue assez subtile, le tact assez léger pour démêler les rouages si compliqués, si fragiles dont se composent un cœur et une cervelle de femme, et pour en analyser les vibrations ténues...

Et bien des fois, par sa maladresse inconsciente, il embrouillait tout à son insu... Par lui, Suzette, la chère mignonne adorée, connaîtrait la douleur. Pourquoi s'illusionner ? Pouvaient-on espérer que la loi commune l'épargnerait ? C'était forcé, c'était fatal !...

Même dans l'isolement enchanté de la lune de miel, il se produit parfois des froissements, des malentendus qui séparent deux êtres pour la vie !...

Et quand le monde les reprendrait, que d'écueils nouveaux surgiraient où la frêle barque qui portait le jeune ménage et son bonheur pouvait sombrer !

Quand le fameux bandeau symbolique serait enlevé, que de déceptions se succéderaient pour la jeune femme !...

Elle traverserait les mêmes crises que les autres ; elle verrait avec stupeur l'amour de son mari se refroidir jusqu'à la congélation... Elle subirait les révoltes, les désespoirs, toutes les affres de l'abandon lent et progressif, peut-être aussi, grand Dieu ! les tentations où sombrent cœur et volonté !...

Elle les connaissait bien, elle, ces rudes étapes, pour les avoir franchies autrefois. Elle avait souffert, pensait-elle, tout ce qu'on peut souffrir : les indignations exaspérées, les désespoirs fous où tous les ressorts vitaux tendus menacent de se briser. Et M. Sarlat n'était pourtant pas un méchant homme ; on le lui disait alors, et aujourd'hui que la science de la vie lui avait apporté la modération de jugement et d'indulgence, elle le pensait aussi... C'était simplement un homme aimable, trop aimable, disposé à accueillir toutes les roses du chemin pour en fleurir sa boutonnière...

Mais, pour la jeune femme outragée dans sa fierté et dans son amour, c'était un hypocrite et un menteur, près de qui il lui semblait impossible de vivre... Et justement un autre s'était trouvé là pendant cette tempête, lui parlant d'une tendresse passionnée et respectueuse, telles qu'en rêvent toutes les femmes. Il lui offrait un divorce, puis un mariage à l'étranger, toute une existence nouvelle dont le bonheur effacerait les mauvais souvenirs... La tête perdue, le cœur meurtri, le vertige la gagnait ; elle allait obéir aux paroles tentatrices, quand Suzette l'avait sauvée...

Une nuit, la petite s'éveilla, étranglée par le croup... Tout avait disparu en dehors de ce berceau où la chérie suffoquait et sur lequel le père et la mère, rapprochés dans l'angoisse, restaient penchés nuit et jour... Et le danger une fois écarté, quand l'enfant s'endormit en leur souriant, un calme immense, bienfaisant, descendit dans l'âme de Mme Sarlat... Qu'étaient les agitations fiévreuses d'antan auprès de la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver !

Elle ne ressentait plus ni colère ni rancune contre son mari : une révolution s'était faite en elle ; la mère avait remplacé la femme : elle venait de comprendre que, de tous les sentiments humains, l'amour maternel seul est capable de remplir une vie.

Comme ils étaient loin, reculés tout au fond du passé, ces souvenirs troublants !... Depuis, elle avait vécu forte et sereine, entièrement occupée de sa fille, goûtant avec délices les joies

chaque jour apportées par Suzette, et pleine de mansuétude à l'égard de son mari... Et en vieillissant, le papillon ayant perdu ses ailes, s'était volontiers attardé au logis, imprégné d'une heureuse paix. Un peu penaud, un peu timide tout d'abord, il avait fini par reprendre sa place dans la vie de famille, ainsi reconstituée.

La gêne avait bientôt disparu, grâce à l'enfant et Suzette faisant la navette du père qui la gâtait à la mère qu'elle adorait, avait été le plus sûr des liens. Mais maintenant qu'elle ne serait plus là pour prêter son charme à l'intimité, que deviendraient-ils, ainsi réduits à eux-mêmes !... Quelle existence grise, glacée ! Ah ! la vie valait-elle la peine qu'on vécût ?...

Et sur cette conclusion d'un pessimisme désenchanté, Mme Sarlat se reprit à pleurer de plus belle.

La porte s'ouvrit. M. Sarlat se montra dans l'entre-bâillement.

— Tu permets ? demanda-t-il timidement.

Et il vint s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle. Une pitié amollit le cœur de sa femme en constatant combien il était défait, sous le coup des fatigues et des émotions de cette journée.

Depuis qu'il avait traversé l'église, menant à l'autel Suzette tout envoilée de blanc, une larme tremblotait au coin de son œil et roulait de temps en temps sur sa moustache qu'il ne songeait plus à tindre.

Il aperçut, lui aussi, les gouttelettes brillantes qui constellaient le plastron de satin mauve de Mme Sarlat, et tout à coup, secoué par un grand trouble, il l'attira vers lui, appuya sa tête sur l'épaule de sa femme et sanglota comme un enfant.

— Pauvre amie ! pauvre amie ! répétait-il, apitoyé sur elle, comme si un grand malheur l'eût frappée.

Elle pleurait encore, mais non plus avec la même amertume que tout à l'heure, dans la solitude. Une peine partagée est moins accablante.

D'une main il s'essuya les yeux, retenant de l'autre les doigts de sa femme.

— N'est-ce pas absurde, dit-il en s'efforçant de sourire, cette manie qu'ont les gens d'écraser de compliments les parents infortunés qui marient leur fille ? Et il faut remercier, saluer, sourire avec le même naturel que lorsqu'un quidam vous écrase le pied !... Les Chinois sont bien plus sensés : Quel malheur pour vous ! disent-ils aux parents, quelle perte irréparable ! La voilà partie, cette délicieuse enfant qui était la joie de vos yeux, le soleil de la maison... !

— S'arrêta, la voix brusquement étranglée, luttant un instant contre le flot de larmes qui montait.

— Sais-tu ce que j'ai pensé tantôt, reprit-il soudainement, pendant que nous étions là-bas à l'église ?... J'ai pensé... oui, j'ai pensé que si mon gendre se conduisait jamais comme je l'ai fait... je lui casserais la tête...

— Tais-toi ! fit-elle en lui jetant vivement la main sur la bouche, atteinte au cœur par l'humilité qu'il mettait dans cet aveu... Oublions cela !...

Doucement il écarta le léger bâillon, non sans l'effleurier de ses lèvres.

— Laisse-moi dire, reprit-il d'une voix plus ferme, décidé à aller jusqu'au bout... Vois-tu, il y a des heures où l'on repasse sa vie... En regardant Suzette s'épanouir chaque jour, j'ai compris quelle chose exquise c'était, une *raie jeune fille* !... J'ai pensé, avec un remords, un regret que je ne puis rendre, qu'autrefois il me fut donné à moi, si indigne, une autre Suzette aussi parfaite, aussi adorable que celle d'aujourd'hui... Et moi, misérable niais, je n'ai pas su la rendre heureuse !...

Il se cacha le visage dans ses mains... Et pen-

dant qu'il restait ainsi, courbé dans une attitude contrite, quelque chose d'infiniment doux pénétrait l'âme de sa femme.

Ah ! la vie était donc meilleure qu'elle ne l'avait supposé, faite de recommencements, où renaissaient les espérances et les joies mortes hier !...

Sa tâche n'était pas finie, — seulement modifiée, — il lui restait encore quelqu'un à soutenir, à consoler, à aimer !... — Et quelque fierté de se sentir digne, par sa longue patience, du triomphe d'une pareille heure !... Sans un mauvais souvenir qui pût se dresser dans sa conscience pour écarter le cœur repentant qui montait vers elle, si humble, si faible, si suppliant...

Si la journée avait été troublée, quel beau soir, calme et doux leur était réservé !... Voilà ce qu'elle apprendrait à sa fille, si celle-ci venait, un jour, lui confier le désarroi de son bonheur et lui demander conseil...

Elle tourna les yeux vers lui ; leurs regards se joignirent à travers la brume humide qui les obscurcissait.

— Pauvre chérie ! murmura-t-il, que vas-tu devenir maintenant qu'elle n'est plus là ?...

Tendrement, elle coula ses doigts dans les mains tremblantes de son mari.

— Ne me restes-tu pas, toi ? dit-elle tout bas, le cœur épanoui dans l'attendrissement du pardon.

Et ils restèrent les mains unies, tandis que la chambre s'emplissait de la clarté rose du crépuscule.

MATHILDE ALANIC.

MENUS PROPOS

A la fin de cette année et presque au début du nouveau siècle, que souhaiter à nos aimables lectrices et lecteurs ?

Quelque chose que personne, probablement ne refusera : c'est de devenir centenaire.

Et on dit qu'il y a des moyens pratiques de le devenir. C'est du moins ce qu'assure un médecin anglais qui n'a pas dû emprunter sa recette aux Boërs. D'après lui, voici le secret de devenir centenaire. Il y a dix-neuf choses à observer :

1. Huit heures de sommeil.
2. Dormir sur le côté droit.
3. Tenir toute la nuit les persiennes de la chambre à coucher ouvertes.
4. Mettre une natte devant la porte de la même chambre.
5. Ne pas mettre son lit contre le mur.
6. Ne pas prendre de douche froide le matin, mais un bain à la température du corps.
7. Faire de l'exercice avant le déjeuner.
8. Manger peu de viande et avoir soin qu'elle soit très cuite.
9. Ne pas boire de lait.
10. Manger beaucoup de graisse pour alimenter les cellules qui détruisent les germes des maladies.
11. Éviter les intoxicants qui détruisent ces cellules.
12. Tout le jour faire de l'exercice au grand air.
13. Ne pas garder d'animaux dans les chambres.
14. Vivre à la campagne.
15. Boire de l'eau ; éviter l'humidité et le voisinage des conduites des habitations.
16. Varier ses occupations.
17. Prendre de temps à autre de courts repos.
18. Limiter ses ambitions.
19. Contenir son caractère.

On peut présenter maintenant quelques observations.

L'obligation de « ne pas boire de lait » commence-t-elle, par exemple, dès le jour de la naissance ?

En second lieu, le régime ci-dessus, même suivi ponctuellement, préserve-t-il des naufrages, des collisions de trains, des chutes de tuile sur la tête et des assassinats ?

* * *

En fait de centenaires, parlons du centenaire du manchon. Il est d'actualité pour ce froid.

C'est en 1499, il y a juste quatre cents ans, que les premiers manchons firent leur apparition à Venise. Ils étaient en fourrure et en soie, comme aujourd'hui ; mais la fourrure était en dedans et la soie en dehors. Maintenant c'est le contraire.

C'est au XVII^e siècle seulement que le manchon se répandit de Venise dans le reste de l'Europe. La mode lui fit bon accueil, et les messieurs ne dédaignèrent pas plus de blottir leurs mains dans cet ustensile réchauffant que les dames ne dédaignent aujourd'hui d'enfourcher la bicyclette.

A propos de manchon, mentionnons une innovation qu'on vient de signaler en Angleterre : celle du manchon à poche, ou mieux du manchon à *niche*, dans lequel on peut porter un petit chien. Voilà un manchon qui devrait exciter tous les curieux... à passer la Manche.

* * *


Une thèse sur le corset. — Une jeune étudiante polonaise de la faculté de Paris, Mlle Tylicka, a consacré sa thèse de doctorat à ce qu'elle appelle un « instrument de torture », autrement dit à la grande question du corset. Mlle Tylicka a soutenu que le corset est un vêtement essentiellement anti-hygiénique.

Le corset, dit-elle, refoule en dedans les cinq ou six dernières côtes, provoque des troubles respiratoires, circulatoires et digestifs, déforme le foie et le rein ; le corset, enfin, développe l'anémie, la chlorose, et c'est à lui que les femmes doivent les dilatations d'estomac dont elles se plaignent si souvent.

Mlle Tylicka propose, pour remplacer le corset, une brassière en toile forte, ajustée à la taille, descendant seulement jusqu'à la ceinture, boutonnée par devant, et munie de deux baleines de chaque côté.

En définitive, le mouvement « anticorsétique » — il faut chaque jour forger quelque mot en *ique* — prend de sérieuses proportions.

LETTRE PATOISE

 Nos ains recie enne latre laivou in carimotran que s'était vèti en diaile, se brague d'aiivoi fait ai pavou en enne pouère servainte, qu'en à veni malette, ai pe aipré en in bon tiuriè que qu'adminichtrait in moribond, vou bin que voillait in moué — ai n'en tchà.

Ci carimotran n'airé pe le piaigi de ière sai latre dains le *Pays di duèmoine*. El airai dai-vu savoi qu'ai ne chique pe en in hanne d'aidroit, de se botai dains lai pé di diaile, à moins de son vèthia'n't.

Nos yi tiuàchans de n'yi pe entrai aipré, sai moué.

Dà lai Côte de mai.

S'ai y é des fannes que djasan trop, ai y é des hannes que nédiant que tot ai point go qu'ai fat. C'était in bon robuchte paysain de lai san de Soubey. In soi qu'el airivé to mò de tchà en lai tiure d'Epaveley. El entré sains faïçon dains lai tchaimbre di bais vou ai trové le tiuriè que diait son brévière. Aiprés l'aiivoi saluay le prête iy demaindè : « Qu'à-ce que vos aimanne tchie nos, Nantsy ? Qu'à ce qu'ai y é de neu ? C'à lai première fois qu'i vo vois en lai tiure. — Mairiay — Quoi ! vos se velay mairiay ? Et d'aivo tiu ? — Fin di Té. — Ah ! d'aivo lai baichatte